



Ci-dessus: *Le Hatsutori Maru 5* utilisé au cours de la dernière année du programme de marquage de trois ans de la CPS.

A droite: Le Secrétaire-général de la Commission du Pacifique sud, l'Honorable M. Young Vivian (au centre) avec l'équipage fidjien et l'un des scientifiques à bord du *Hatsutori Maru*.



La vie à bord du navire de la CPS affecté au programme d'étude sur la bonite

Au cours des trois dernières années, la CPS a conduit un programme de recherche et d'évaluation sur la bonite, financé par les contributions bénévoles de divers gouvernements. Les scientifiques attachés au programme travaillent actuellement à partir de l'importante masse d'informations recueillies au cours des trois années de recherches.

Pendant leurs derniers jours à bord du navire de recherche Hatsutori Maru 5, deux fidjiens membres de l'équipage ont décrit au Bulletin ce en quoi consistait leur travail pour le programme de la CPS.

LUI Je m'appelle Lui Andrews. J'ai vingt-deux ans. J'ai embarqué à bord du *Hatsutori Maru* quand j'étais marin-pêcheur stagiaire à la Société Ika. C'était un an avant que la CPS n'affrète le navire en septembre 1977. Puis j'ai été choisi comme membre de l'équipage pour l'étude de la CPS. C'est donc la troisième année que je travaille avec la CPS, et c'est aussi la dernière année du programme d'étude.

Le but du programme de marquage de la CPS est d'observer les migrations de la bonite (ainsi un poisson marqué à Fidji peut être pêché en Nouvelle-Zélande) et d'enregistrer le nombre de bancs repérés au large de chaque pays qui serait intéressé par la pêche à la bonite d'ici un avenir proche.

A bord du navire, mon travail consiste à appâter¹ le poisson, et nous sommes seulement deux à le faire: l'un appâte à l'étrave, moi-même à l'arrière du bateau. Sur le bateau, nous disposons de viviers où nous plaçons nos appâts vivants, attrapés pendant la nuit. Le jour, nous recherchons les bancs de bonites. Lorsque nous en localisons un, l'appât est sorti des viviers et est placé dans les bacs d'appâtage.

Lorsque le navire approche près du banc, il ralentit; c'est alors que nous commençons à appâter. Quand les bonites, en banc, repèrent l'appât, elles se mettent à le poursuivre alors qu'il nage toujours en direction du navire pour y chercher refuge; nous commençons alors la pulvérisation et nous entamons la pêche à la canne. Dans certains pays qui utilisent des bateaux de pêche commerciaux et où l'appât se trouve en abondance, les bonites ne mordent en général pas très bien, soit qu'elles sont déjà bien

¹ Appâter signifie verser à l'eau de petits poissons utilisés comme appâts pour attirer les bonites. Sur les bateaux japonais, comme le *Hatsutori Maru*, un produit est pulvérisé lorsque les bonites ont été attirées. Il est alors difficile pour ces poissons de voir le bateau et de reconnaître la différence entre l'appât et les leurres utilisés pour la pêche de la bonite.



Lui Andrews se préparant à puiser dans le bac d'appâtage.

nourries, soit qu'elles sont devenues familières avec le piège qui leur est tendu. Aussi restent-elles habituellement à distance du bateau, et c'est alors que j'utilise mes techniques d'appâtage pour les rapprocher autant que possible des hameçons.

Le travail à bord du bateau de recherche ne diffère pas beaucoup de celui qui existe à bord d'un bateau de pêche commerciale. La différence fondamentale réside en ce que sur le bateau de pêche le poisson est stocké, alors que sur le bateau de recherche le poisson est pêché, marqué, puis relâché. Il existe d'autres différences. Ainsi les bateaux commerciaux n'utilisent personne pour repérer les bancs lorsqu'il n'y a pas d'appât, au contraire des bateaux de recherche sur lesquels les scientifiques s'intéressent à tous les bancs repérés, aussi la surveillance des bancs a-t-elle lieu même s'il n'y a pas d'appât. Les navires commerciaux n'utilisent pas de senne de plage pour attraper des appâts pendant la journée, aussi se servent-ils principalement de filets "bouki-ami" utilisés pour la pêche nocturne d'appâts.

Sur le bateau de la CPS, nous lançons le moins possible d'appâts mais, sur les navires de pêche commerciale, plus on utilise d'appâts, plus on attrape de bonites. Nous ne pêchons sur le même banc toute la journée, alors que c'est la pratique des bateaux commerciaux tant que les bonites continuent à mordre.

Travailler pour les scientifiques, c'est être capable d'amener le poisson sur la table de marquage, vider les bonites, vérifier s'il s'agit de mâles ou de femelles, relever le contenu de leur estomac pour des raisons scientifiques, faire des prélèvements de sang et repérer les bancs de bonites, même s'il n'y a pas d'appât, afin d'estimer les quantités présentes. Les contrées que j'ai visitées avec le bateau de recherche sont la Papouasie-Nouvelle Guinée, les îles Salomon, Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, Fidji, Tonga, les îles Wallis, Samoa, Tuvalu, Kiribati, les îles Marshall, les îles Caroline, Guam, Tokelau, les îles Cook, la Polynésie française, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, l'Indonésie, Pitcairn, Niue, Norfolk et Nauru.

La pêche à Tonga n'a pas posé de problèmes, si ce n'est qu'il n'y avait pas beaucoup d'appâts. Les dimanches, nous pêchions en dehors de la limite des dix milles. A Samoa, nous avons eu la chance de trouver des "mollies"². La pêche aurait été bonne si nous avions eu des anchois pour appâter. A Kiribati, nous sommes allés la première année dans un endroit qui s'appelle Butaritari, un endroit doté de belles plages de sable. Nous avons lancé la senne de plage une fois et fait une prise de 450 seaux environ: belle prise. Les fonds de la Baie des Iles, au large de la Nouvelle-Zélande, étaient riches en appâts. Beaucoup de poissons y ont été marqués avec l'aide d'un avion des pêcheries pour repérer les bancs, mais il faisait trop froid pour les fidjiens, surtout au moment de remonter le filet "bouki-ami" à 4 heures et demie du matin.

Les visiteurs que nous avons eu à bord au cours de nos sorties de marquage autour des îles ont paru intéressés par nos méthodes de pêche, aussi ai-je demandé à quelques uns d'entre eux ce qu'ils en pensaient. L'un avait pour nom Samu Uili, originaire de Tokelau, qui nous a rejoint à Majuro lorsque nous faisons cap sur Tokelau. Bien que la mer fût belle, Samu a été sujet au mal de mer et tout ce qui l'intéressait était de quitter le navire le plus vite possible! Le second s'appelait Gaston Lutui, originaire des îles Wallis, qui a pensé qu'il serait bon que les Wallis disposent d'un bateau de pêche; mais, le problème, selon lui, était qu'ils n'avaient là-bas aucune expéri-

ence et que cela prendrait du temps pour apprendre.

Une des personnes que j'ai rencontrées s'appelait Richard Kinney, un hawaïen, qui nous a tout d'abord appris le maniement de la senne de plage à Makogaile, à Fidji. Bien qu'il ait apprécié l'expédition de pêche, il n'aimait pas faire le "professeur enseignant" car la plupart des garçons ne pensaient qu'à s'amuser au lieu de se concentrer sur ce qu'il essayait d'expliquer, la façon de disposer le filet de senne, etc.

Dans certains endroits que nous avons visités, les gens ne semblaient pas s'intéresser à la pêche commerciale de la bonite, comme à Tahiti où ils pêchent la bonite à la traîne pour leur propre consommation; la Papouasie-Nouvelle Guinée, les îles Salomon et Fidji sont pratiquement les îles les plus développées du Pacifique; ces îles sont toutes indépendantes et disposent de bonnes conditions de pêche à la bonite.

Il m'est impossible d'enseigner aux autres mes techniques de pêche car il me semble que mes connaissances ne sont pas suffisantes et, s'il faut le faire, je crois que je me limiterais à apprendre à ceux qui ne sont jamais montés sur un bateau de pêche auparavant. Mon cousin est capitaine, et lui peut apprendre aux autres car il a beaucoup plus d'éducation que moi. J'aimerais devenir capitaine si l'occasion m'était donnée de parfaire mes connaissances. Ce que je préfère dans mon travail, c'est de séjourner sur un banc où cela mord plutôt bien. Le pire, c'est de rechercher des bancs quand la mer est très agitée, dans un coin où les bonites sont rares. J'aime travailler sur un bateau de pêche, même si les conditions sont dures et si les heures sont longues; d'ailleurs, dans le village où j'ai été élevé, mon passe-temps préféré consistait à partir à la pêche tous les week-ends. En dehors de cela, il n'est pas facile de trouver du travail à Fidji de nos jours et je n'ai pas reçu beaucoup d'éducation, aussi suis-je prêt à m'accrocher à n'importe quel bateau de pêche.

Lorsque j'aurai fini mon travail pour la CPS, j'essaierai d'en obtenir un à bord d'un bateau de pêche à la senne américain, et si je n'y arrive pas, alors je reprendrais le travail avec les bateaux de la compagnie Ika à Suva. J'aimerais essayer de travailler sur un bateau de pêche à la senne car je serais alors, je crois, le premier fidjien à monter à bord de ces bateaux et pourrais y amener plus tard d'autres fidjiens, car la pêche sur ce type de navire va se développer dans le Pacifique. Si j'ai la

² .Petits appâts d'élevage.

possibilité de continuer à travailler pour la CPS, je le ferais bien volontiers, car je gagne bien ma vie, je visite des pays, le travail n'est pas mauvais et je connais bien les scientifiques maintenant.

Il n'est pas facile de décrire le personnel de la CPS car il change; ainsi Jean-Pierre reste quelques mois et repart tandis que Bob prend sa place en son absence. Lorsque Jean-Pierre arrive pour prendre ses fonctions, il a l'air bien portant (avec certaines tendances vers l'embonpoint) et il sourit sans arrêt, mais dès que la pêche commence et qu'il n'y a pas d'appâts la nuit, ou pas de bonites le lendemain, je me demande s'il arrive à manger ou dormir car ses yeux sont injectés de sang en permanence, il n'arrête pas de maigrir, et cesse de parler sauf si on lui adresse la parole. Les autres ne semblent pas avoir de problèmes et ne m'intimident nullement; en ce qui concerne Bob, lorsque c'est l'heure de lancer la senne de plage et que les garçons sont aussi lents à se déplacer que des vieilles femmes, à ce moment là il "perd la boule".

Certains visiteurs ont remarqué que l'équipage du *Hatsutori Maru* formait une très bonne équipe. Et pour juste raison, puisqu'ayant travaillé ensemble pendant deux ans, nous avons tous eu le temps de nous connaître bien.

Mon endroit favori pour passer des vacances a été Ponape; c'était en effet mes premières vacances, et j'y ai rencontré un vieil ami que j'avais connu la première fois aux îles Marshall. Nous n'avons droit qu'à deux jours de vacances par mois, au moment de la pleine lune et où il est impossible d'attraper des appâts.

Le seul conseil que je puisse donner à un garçon qui cherche du travail sur un bateau de pêche est de faire ce qu'on lui dit et de gagner autant d'argent qu'il le peut.

Une journée de pêche typique

Une journée de pêche typique s'est déroulée aux îles Marquises. La cloche a sonné le rappel à 4 heures et demie du matin. Chacun est sorti de son lit, a enfilé des habits étanches, posé le filet "bouki-ami" et attrapé environ cinq cent seaux d'appâts.

Après quoi nous avons remonté le filet, nous l'avons amarré, monté le groupe électrogène sur le pont et pris le petit déjeuner. Après le petit déjeuner, nous avons chargé le filet de senne à bord d'une des barques et mis le cap vers la

plage. Une barque transportait le filet, Bob, Jona, Kitione, Eroni et moi-même, tandis que Jim, Pierre et le reste des fidjiens étaient sur l'autre avec le récipient à appâts. Tandis que nous approchions de la plage, un banc de sardines des Marquises fut repéré à 30 mètres du bord. J'ai sauté à l'eau avec l'une des extrémités du filet (ce qui fait partie de mon travail) pour l'amener à terre tandis que Bob mettait le moteur à pleine vitesse pour contourner le banc et que Kitione et Eroni lançaient le filet par dessus bord. Pendant que les deux bouts du filet se rejoignaient, nous nous sommes mis à charger le filet et à retrécir le cercle tandis que le reste des fidjiens surveillait le fond du filet pour s'assurer qu'il ne serait pas pris dans le corail. Enfin l'appât était chargé dans le récipient, que nous avons amarré le long de la deuxième barque, puis que nous avons chargé sur le bateau pour transvaser ensuite l'appât dans les viviers. Nous avons répété cette opération deux fois de plus et ramené en tout soixante seaux d'appât - 30 la première fois, 20 la seconde et 10 la troisième. Nous avons tout chargé à bord du bateau puis nous avons mis le cap vers les eaux de pêche. En cours de route, nous avons chacun pris une douche avant de nous remettre à nos postes respectifs. Une équipe s'est mise à la recherche des bancs, tandis que l'autre préparait le filet utilisé pour sortir l'appât des viviers, et nous avons attendu jusqu'à ce que le premier banc de bonites soit

repéré. Il a fallu attendre environ une heure avant qu'un joli banc de bonites soit repéré et reconnu valable pour la pêche par le capitaine. Les autres bancs repérés étaient des thons à nageoires jaunes de différentes tailles; ce genre de poisson ne mord pas très bien.

Le banc écumait lorsque nous nous en sommes approchés, et l'appâtage a commencé. Ce fut le seul banc pêché ce jour-là car nous avons été obligés de stopper la pêche faute de provisions d'appâts. Après la pêche, le bateau est revenu vers la zone d'appâts tandis que l'équipage rassemblait tout le poisson et aidait les scientifiques à le vider pour récupérer le contenu des gonades et des estomacs. Puis l'équipage prit son déjeuner. Arrivés à la zone d'appâts, nous avons préparé le "bouki-ami" pour la nuit, mis les deux barques à l'eau - l'une avec le groupe électrogène, l'autre munie du moteur hors-bord afin que Bob aille jeter un coup d'oeil à la plage pour vérifier la présence d'appâts. Il en est revenu sans rien avoir repéré, donc quelques uns des garçons sont allés piquer un petit somme tandis que les autres pratiquaient un peu de pêche à la main.

A cinq heures, nous avons pris notre dîner, suivi d'une douche, et nous sommes allés nous coucher, en attendant que le rappel sonne à vingt-deux heures. Nous avons installé le filet "bouki-ami" et avons pêché environ la même quantité que la nuit précédente.



Des membres de l'équipage du *Hatsutori Maru* avec des beaux spécimens de thon à dents de chien pêchés au large de Pitcairn.



Jona Ravasakula avec les séries d'étiquettes utilisées pour marquer les bonites.

JONA Je m'appelle Jona Ravasakula. Je suis fidjien et j'ai 21 ans.

Nous étions quatorze à travailler sur le bateau d'étude affrété par la CPS pour mener un programme au large des îles du Pacifique sud et central. J'ai embarqué sur ce navire en mars 1978, je travaillais auparavant à Fidji sur un bateau de pêche local pour une durée d'un mois seulement. C'est à ce moment que le *Hatsutori Maru*, c'est le nom du navire de la CPS, faisait de la pêche commerciale à Fidji. Le capitaine du navire recherchait quatre fidjiens supplémentaires pour compléter un équipage de neuf autres personnes. J'ai eu la chance d'avoir été choisi, et je savais que ce serait ma seule occasion de visiter d'autres îles du Pacifique.

Le but principal du programme de la CPS est d'essayer d'apprendre à connaître les migrations de la bonite, la température du milieu dans lequel ce poisson vit, son type de nourriture et le moment de la journée où il est le plus abondant pour la pêche. Nous mesurons la longueur de la bonite, nous décrochons le poisson des hameçons et nous prélevons parfois du sang. La CPS est prête à aider les pays qui cherchent des informations sur la pêche aux thonidés car elle dispose d'informations sur la pêche dans les îles du Pacifique.

À bord du navire, mon travail consistait à assister au laboratoire et d'aider à la préparation des marques, ainsi que quel-

ques autres activités au sein du laboratoire. Je préparais les marques qui servent à identifier les poissons. En outre, j'étais également pêcheur. La préparation des marques demandait de la présence d'esprit et beaucoup de concentration. Lorsque nous tombions sur un bon banc de poissons, je devais être rapide pour remplir des séries d'étiquettes et faire bien attention de ne pas placer l'une d'entre elles sous un mauvais numéro. Chaque étiquette était numérotée. Il y avait des centaines d'étiquettes dans chaque lot, et je devais les placer par séries consécutives numérotées de 1 à 100. Lorsque toutes les séries étaient prêtes, je regagnais parfois l'équipage pour participer à la pêche, car les scientifiques devaient marquer un grand nombre de poissons en certains endroits.

Au mois de mars 1978, nous menions des études au large des îles Wallis. Un jour, nous avons repéré un bon banc et marqué 2000 poissons en moins de deux heures. Comme je le disais, il me fallait être rapide à cette tâche. Je faisais de mon mieux, mais les scientifiques étaient plus rapides que moi. Ils épuisaient toutes les séries d'étiquettes et continuaient à m'en réclamer d'avantage. Je devenais appréhensif et nerveux, j'avais réellement peur d'eux car j'étais nouveau dans ce travail, et nouveau également auprès des scientifiques. Quand la journée était finalement terminée, les scientifiques sont venus vers moi pour me féliciter de mon travail. Ils m'ont dit que j'avais fait du bon travail et étaient heureux d'avoir battu le record mondial de marquage de poissons ce jour-là. J'étais vraiment fier d'entendre que les scientifiques avaient aimé la façon dont je faisais mon travail.

J'ai trouvé que le travail sur un bateau de recherches était quelque peu différent du travail effectué sur un bateau commercial. Tout d'abord, la façon de pêcher est différente. Sur un navire de recherches, nous devons soulever le poisson doucement jusque sur la table de marquage, le marquer, puis le rejeter à l'eau; tandis que sur un bateau de pêche commerciale, nous hissions sur le pont le plus de poissons possible. Plus on était rapide, plus on en remontait. D'autre part, sur le bateau de recherches, le travail était parfois plus facile que sur le bateau commercial. Nous avions beaucoup plus de temps libre lorsque nous faisons route d'un pays à un autre. Nous avons visité plusieurs îles du Pacifique et nous avons été amenés à très bien nous connaître bien que nous venions de pays différents.

Nous avons développé notre savoir en travaillant pour les scientifiques. Ils nous ont appris des noms de poissons que nous

ne connaissions pas, et c'était l'occasion où jamais de pratiquer l'anglais tous les jours. Quant aux japonais, ce sont des gens qui travaillent très dur, de grands pêcheurs, et nous avons beaucoup appris d'eux. Les scientifiques et les japonais ont été d'un grand secours pour nous, les fidjiens. Nous nous entendions très bien et il n'y avait aucune distinction à bord.

Nous avons visité plusieurs îles dans le Pacifique, y compris Tonga, où nous avons pêché des appâts la nuit et quelques fois le jour en installant notre filet de senne. En dépit du mauvais temps rencontré aux Wallis, nous avons pêché beaucoup d'appâts chaque nuit et marqué d'innombrables poissons en une mer houleuse. À Kiribati, notre pêche d'appâts nocturne n'était pas fructueuse, aussi a-t-il fallu installer le filet de senne pendant la journée. Un jour, sur l'île de Butaritari, nous n'avions installé le filet de senne qu'une seule fois et nous avions attrapé 450 seaux d'appâts.

Nous avons visité plusieurs îles en Polynésie française, y compris Moorea, Bora Bora, Huahine, Tahiti, Fakarua et Rangiroa. Nous avons remonté quelques chanidés à Rangiroa et puis mis le cap sur les îles Marquises. Les gens là-bas sont très aimables. Ils nous ont permis d'installer le filet de senne de jour si nous n'avions pas attrapé des appâts la nuit. Aux mois de décembre 1979 et janvier 1980, tout le monde a été surpris de voir que nous avions marqué plus de 18000 poissons aux Marquises. Nous n'avions pas eu des vacances à Noël — nous avions tous le mal du pays.

Nous avons quitté les îles Marquises en route vers Pitcairn en janvier 1980. Il n'y avait pas de zone d'appâts autour de cette île, nous avions donc amener avec nous des chanidés en provenance de Rangiroa. Nous avons passé presque deux jours autour de Pitcairn et marqué quelques très gros poissons. Sur le chemin du retour à Tahiti, Monsieur Harraway, conseiller à Pitcairn, se trouvait parmi nous. La mer était très agitée, les vents violents constamment battaient la navire nuit et jour, à tel point que l'un de nos moteurs hors-bord a été emporté par une grosse vague et est tombé, la nuit, par dessus bord. C'est avec plaisir que M. Harraway s'est joint à nous à la pêche jusqu'à notre arrivée à Papeete où il a débarqué. Deux jours de vacances à Papeete nous ont permis de rencontrer des fidjiens qui travaillaient là. La vie est très chère à Papeete, aussi nous n'avons pas acheté grand'chose.

Bien que n'ayant pas marqué beaucoup de poissons aux îles Cook ni pu trouver une zone d'appât à Rarotonga, notre courte visite a prouvé, à la vente du

poisson, qu'on avait vraiment besoin de nous pour exécuter beaucoup de travail dans ces eaux. Nous avons fait la connaissance de Julian Dashwood qui a passé quelques jours à bord avec nous et nous a même invités à une soirée pendant nos vacances. Le voyage de Rarotonga en Nouvelle-Zélande a duré cinq jours par très beau temps. Arrivés en Nouvelle-Zélande, il faisait très froid, surtout pour nous les fidjiens. Nous avons attrapé beaucoup d'appâts, la nuit, ainsi que marqué plus de 12000 poissons avec l'aide d'un avion qui nous guidait sur les bancs. Le pilote s'appelait Graham Bell. Trois bateaux de pêche à la senne américains et un bateau de pêche local se trouvaient avec nous au cours de notre pêche en Nouvelle-Zélande. Une équipe de télévision est montée à bord pour nous filmer lorsque nous pêchions.

Un cyclone se trouvait sur notre route de Nouvelle-Zélande vers l'Australie - j'en étais pétrifié puisque c'était la première fois que je "vivais" un cyclone en pleine mer. Impossible de dormir dans notre cabine; les scientifiques m'ont donc invité à partager la leur qui était bien plus confortable que la nôtre. Il faisait aussi froid à Eden, notre premier port en Australie, qu'en Nouvelle-Zélande. En Australie, nous n'avons pas marqué autant de poissons qu'en Nouvelle-Zélande. En Papouasie-Nouvelle Guinée, il y avait beaucoup de bateaux de pêche en même temps que nous et, par conséquent, nous n'avions pas suffisamment de bancs de poissons pour nous. Nous avons été retenus en Indonésie pendant deux semaines, sans aucun travail à faire. Nous sommes partis pour Guam où s'est terminée la seconde année de notre contrat.

Lorsque nous allions visiter une île en particulier, un ou deux hommes montaient à bord et passaient presque toute une semaine avec nous. Pendant notre séjour à Kiribati, Herman Taaia se trouvait avec nous à bord, et nous parlait du bateau de pêche local, le *M.V. Neimaganibuka*. Au cours de son bref séjour parmi nous, Herman a aidé les scientifiques à marquer le poisson. En nous quittant, il a dit qu'il avait appris avec nous plusieurs choses qui aideraient le bateau de pêche de son gouvernement.

Bill Bayliff et Terry Forman étaient deux scientifiques en tournée, originaires de Californie, aux Etats-Unis. Ils ont embarqué à Tahiti pour une durée de deux mois. Bill avait environ 50 ans et Terry dans les 35 ans. Ils ont fait différents travaux et notamment aidé au marquage avec les scientifiques. Ils ont également participé à la pêche avec

l'équipage. Terry était un homme jovial qui plaisantait volontiers avec les fidjiens.

Ioane, grand de taille et robuste, était originaire de Tahiti. Il s'était joint à nous lors de notre pêche au large de la Polynésie française et aux Marquises aussi; avant de le voir pêcher d'une seule main, et parfois avec deux cannes, nous ne savions pas qu'il était si bon pêcheur. Il a mentionné que d'habitude il travaillait sur un bateau de pêche local qui, dit-il, n'avait jamais attrapé autant de poissons que nous. Il se sentait très à l'aise avec nous; il a même ajouté qu'il avait beaucoup appris à bord de notre bateau, surtout notre technique de prise d'appâts nocturne.

La plupart des visiteurs qui sont montés à bord ont reconnu que l'équipage du *Hatsutori Maru 5* avait très bon moral. Voilà trois ans que nous travaillons sur le bateau, avec des japonais et des scientifiques originaires de différents pays: Australie, France, Californie, Canada, Nouvelle-Zélande et Japon. Nous nous entendions très bien car nous étions sur le même bateau. Aussi lorsque nous avions des visiteurs, nous faisons de notre mieux pour les mettre à l'aise et les rendre heureux. Au moment de nous quitter, nous ne voulions pas qu'ils puissent dire du mal de nous.

Chaque mois, nous passions deux ou trois jours de vacances à terre; le port que j'ai préféré pour de telles vacances est Honiara, aux îles Salomon, où nous avons rencontré beaucoup de fidjiens et avons ainsi bien profité de notre séjour. Le coût de la vie n'était pas trop cher et nous avons fait assez de shopping. Quelques beaux hôtels et des night-clubs nous ont permis de passer un bon moment à Honiara. En marchant à travers la ville, nous rencontrions des visages souriants, profitant du beau soleil de Honiara.

J'ai beaucoup aimé mon métier, dès les premiers jours de mes débuts: c'est la pêche. Certains disent que c'est un travail dur; en ce qui me concerne, j'y prend grand plaisir. Nous avions du temps libre quand il n'y avait pas d'appâts; la nourriture à bord était agréable, et nous ne nous ennuyions jamais quand il faisait mauvais temps. Les meilleurs moments à bord d'un bateau ont été ceux pendant lesquels un banc mordait très bien, comme aux îles Marquises, et les moins bons moments ceux que j'ai passés à l'hôpital de Nukuhiva pendant quatre jours, avec tous ces insectes dans ma chambre.

Quand j'aurai fini avec la CPS, j'envisage de travailler pour un bateau de pêche local à Fidji. Si j'ai l'occasion de retravailler pour la CPS, j'en serai très heureux et aimerais même le faire

pour toute ma vie.

Pour tous ceux qui veulent se faire embaucher sur un bateau de pêche, ce n'est pas un travail pénible: il faut être un travailleur, rapide et robuste. Il faut essayer d'acquérir une expérience en mer avant de vous engager sur un bateau de pêche.

La plupart des îles dans la zone d'action de la CPS ne pêchent pas beaucoup de thonidés, car elles sont encore sous-développées. Elles ont besoin d'une aide plus étendue des pays comme l'Australie, la Nouvelle-Zélande, le Japon, la France, le Royaume-Uni et les Etats-Unis, ou aussi directement de la CPS. Pourquoi ne pas fournir des équipements de pêche à ces petits pays, comme par exemple bateaux, filets, cannes et autres matériels? Je crois que si ces petits pays disposaient de ces équipements, ils commenceraient à pêcher les thonidés.

Une journée de pêche typique

Chaque nuit, nous utilisons les mêmes techniques d'appâtage de pêche. Chaque jour, avant le dîner, nous préparons le filet pour la pêche d'appât nocturne qui commençait en général à seize heures. Trois projecteurs diffusaient la lumière destinée à attirer le poisson: l'une à l'étrave, l'autre au milieu du bateau (côté babord) et le dernier provenait du générateur que nous plaçons dans l'annexe, qui était tirée à environ 15 mètres de la proue du bateau.

Après avoir installé le filet vers 11 heures du soir, nous dormions jusqu'à cinq heures du matin, puis préparions de nouveau le filet. Lorsque nous n'attrapions aucun appât la nuit, nous installions le filet de sennes près de la plage pendant la journée, ou simplement nous essayions de repérer les bancs. A diverses reprises, nous avons installé le filet quatre ou cinq fois par jour. Lorsqu'il y avait de l'appât, nous partions pêcher. Un groupe de fidjiens se postait en vigile avec les japonais pour surveiller les bancs. Cette équipe prenait son tour de pêche lorsqu'un banc se présentait, alors que l'autre portait l'appât des viviers aux bacs d'appâtages. Nous retournions à la zone d'appât lorsque celui-ci était épuisé dans les bacs. Nous préparions de nouveau le filet pour l'appâtage nocturne et le processus d'appâtage et de pêche se répétait tous les jours et toutes les nuits. □

